

# CHO Chong-kwon

traduit et présenté par KIM Hee-kyoon  
avec la collaboration de Claude Mouchard

CHO Chongkwon est né en 1949 à Séoul. Ses premiers poèmes ont paru dans la revue *Hyundaisihak (La Poésie contemporaine)* avant d'être repris dans le volume intitulé *Sept sortes de formes de cœur regardant la pluie*. Il a publié ensuite d'autres livres de poèmes – dont *le chant du cœur vide* et *Le drap du ciel*. Il a obtenu un prix de littérature portant le nom de KIM Su-yong, et un autre portant celui de KIM So-wol.

Traduire un poème comme « La tombe du sommet I » (le premier d'une série de poèmes tous intitulés « La tombe du sommet », de I à XXX), c'est avoir affaire à une certaine continuité de la littérature coréenne moderne. Car l'œuvre de CHO Chongkwon s'inscrit puissamment au cœur de la tradition de la poésie coréenne telle qu'elle a évolué à partir de KIM So-wol, de YI Sang et de KIM Su-yong.

Mais c'est aussi, pour le traducteur, entamer un travail qui touche, par l'amour de la littérature, à la continuité de sa propre vie.

Lorsqu'on se trouve (comme c'est mon cas aujourd'hui) en France en proie à une hésitation vitale – celle entre, peut-être, s'éveiller, ou bien se laisse glisser dans un abîme qu'on connaît trop et qui reste pourtant inconnu -, la littérature se manifeste comme la promesse d'une persistance de quelque chose en soi-même, ou au-delà de soi. Elle le fait malgré l'hésitation, ou plutôt en elle. La poésie elle-même n'est-elle pas hésitation ? « *Bienvenue à n'importe quel destin...* » : la poésie est ce qui accompagne jusque-là – jusque dans ce moment de doute et de décision.

## La Tombe du Sommet 1

Je vois en gravissant la montagne de l'hiver  
que, dans le lieu du froid, le plus noble  
brille comme de la glace  
et comme le silence résolu de la chute gelée.  
Le plus noble esprit  
bouge vif dans l'air froid  
entre deux vallées qui se brisent de gel,  
et chante la glace entre deux rochers.  
Dans ce début de matin où fond toute la neige de la nuit passée,  
le sommet

enveloppé de glace éternelle  
vénère la lumière.  
Si mon âme rêvait d'un grand édifice au ciel,  
je m'attacherais à cet endroit où habite Dieu.  
Le plus noble esprit va vers l'endroit le plus froid.  
Désormais, s'écouler vers le bas n'est pas geler  
mais se taire,  
et bouger n'est pas aller vers l'arrêt  
mais se ranger au plus près du silence en un chant silencieux.  
Pourtant l'esprit qui dort déjà  
ne pourrait quitter la profondeur du repos  
à moins qu'on ne le batte à coups de bâtons.  
Et, pas davantage, une forme  
ne pourrait se métamorphoser  
à moins qu'on ne la frappe à la massue.  
Le corps n'est que de haillons.  
Temps d'errer dans le sommeil et le vain repos !  
Si mon âme  
ne pouvait s'emporter en un applaudissement puissant,  
je ne rêverais nulle forme nouvelle.  
C'est la saison du gel, et quand la nuit tombe,  
les eaux en s'embrassant les unes les autres  
sous mes pieds me chantent un chant de gel.

La chute  
qui, en s'enivrant de sa puissance,  
ébranlait tout au long la vallée en été,  
se prend en glace.  
Les blocs de glace  
accroupis parfaitement entre deux vallées  
restent enivrés de leur puissance.  
Toi, tempête de gel,  
tourbillonne dans mon artère,  
transperce mon corps  
de la tête aux pieds.  
Envahis.  
Occupe.  
Enivre.  
Les oiseaux du sommet,  
sur la cime d'un arbre sec,  
passent le temps d'ivresse les ailes repliées.  
Les fruits devenus pépins secs  
s'enivrent de leur gloire dans leur écorce.

La racine qui a bu des lèvres  
à la goutte de pluie tout l'été  
s'enivre de ses propres dents  
qui détachent la terre,  
et la roche s'enivre de la joie  
de son poids qui s'entête.

Vois, la roche elle-même s'enivre de  
son fardeau lourd.

Mais, consacré au vide, le ciel est cœur sans nombre.

Mais si des cœurs sans nombre s'effacent dans l'air vide,  
n'est-ce pas que des poignets sans nombre portant des chandelles  
montaient l'escalier d'un arbre nu où s'accumulait la bénédiction de la  
lumière ?

N'est-ce pas que mes yeux,  
offrant leurs flammes grosses de graines pures,  
à chaque marche du ciel  
révaient d'un temps d'enivrement ?

Ou que mon temps descendait plonger dans l'abîme  
sous le poids aveuglant de la maturité ?

Nuit, maintenant, ordonne le départ !

Plus près, plus près de  
mon artère et mes os,  
occupe, écrase,  
perce !

Un moment, les ténèbres du temps  
me sont venues sous forme de pluie et de neige,  
à un autre moment, sous forme de vent,  
en un autre moment, sous forme de feu et d'eau !

N'est-ce pas que, dans ces ténèbres,  
je passais la nuit d'insomnie  
de qui est fatigué fatigué de repos vains et de longue attente  
par ma force d'attraction quotidienne !

Les ténèbres sont l'odeur d'un arbre vert planté à l'endroit où je vis.

Que de fois mon âme a désiré s'imprégner de cette odeur !

Que de fois mon âme a rêvé d'un chatoyant soleil de minuit  
qui me bénisse !

Le corps n'est que haillons roulés par du vent.

À moins que l'âme n'appuie sur lui doucement.

## La Tombe du Sommet 2

Pour parler je suis venu, mais je n'ai pu que crier le silence.  
Toi, sommet,  
ta première lettre, je l'ai trouvée de mes yeux reverdis,  
là où renaissant et bourgeonnant  
j'ai voulu nicher dans ta langue.  
Les graines, dans le sol gonflé, mûrissant la plante de leurs pieds,  
j'ai essayé d'absorber  
ta langue et ta nature comme une langue inconnue.  
Mais tout cela touche-t-il à un résultat ?  
Tout cela, déjà, m'avait effleuré les oreilles.  
Petite joie qu'une graine porte,  
cadavre qui lui est réservé.  
La conversation secrète des racines  
que j'entendais par les oreilles de l'esprit  
m'effleura les oreilles comme, pour jamais, le bruit du vent.  
Dis le point d'arrivée après mon départ.  
Tout ce qui depuis la création du monde s'est orienté vers la forme de  
l'origine  
comme le soleil, la lune, le récipient et le fruit de la terre.  
N'est-ce pas que même un épi né d'une graine  
s'est orienté vers la forme originare de la création,  
et l'est devenu ?  
Dis le point d'où je devrai partir encore après mon arrivée.  
Comme le saumon qui  
remontant la chute vers son lieu de naissance amont  
pond désespérément et meurt,  
trajet de ma vie qui enfin de moi se détourne vers moi.  
Il en est ainsi, tout point d'arrivée est l'initial point de départ.  
Où est l'air extrêmement vide en pleine floraison de la lumière ?  
Dans la terre aux cheveux coupés,  
dans le silence absolu de la montagne rocheuse aux cheveux coupés,  
accouche ta langue.  
Fais-moi rejeter  
mon avant-bras de gardien dont le manque de fermeté est devenu chronique  
et ma lance privée de volonté.  
Ordonne.  
Fais-moi jeter ma langue ridée de soixante-dix ans hors de ma langue.  
Fais-moi coller ma langue et moi  
comme l'aimant unit les corps.

Mais maintenant, de toutes parts, les ténèbres comme masse de fer,  
masse de fer imminente.  
Écrasé contre la mort, le silence de la masse, de la masse de fer.  
Toute la nuit, inertie, écoulement du sang.  
Qui va faire circuler sang et nerf dans la masse de fer au milieu de cette nuit.  
Qui va accepter le combat en réveillant le silence lourd qui niche.  
Qui va transfuser à flots du sang dans nos ténèbres  
en crevant le vaisseau sanguin du minerai enfoui dans la terre  
au milieu de cette nuit.

## La Tombe du Sommet 9

Connaissez-vous,  
chanteurs de l'avenir  
qui n'êtes pas encore nés,  
le gémississement et la lamentation  
que j'ai gravés sur vos métiers à tisser  
après avoir arraché dans l'air vide  
le soleil et la lune ?  
Et le cœur que j'ai tordu et mis dans vos métiers  
après avoir cueilli dans l'air vide des roses sans nombre,  
et le rugissement du monde dont le cœur bat ?  
Et le bouclier, la lance et la flèche que j'ai brodés  
au moyen de la broussaille et de l'épine,  
et les vers du chant que j'ai écrit dans l'air vide  
après avoir puisé un filet de vent à cet air vide ?  
Combien plus haut que les étoiles scintillent les prunelles  
qui s'éblouissent en lui ?  
Et comment vibrent-elles dans la lumière  
quand j'approche pour les regarder,  
le savez-vous, mes amis ?  
Combien sont doux,  
comme les prunelles secrètes qui s'éveillent sans bruit au-dessus du ciel d'aube,  
le silence qui n'est pas encore né,  
le temps qui n'est pas encore né,  
le chant qui n'est pas encore né,  
le sourire du chanteur qui ressemble à l'étoile ?

Si votre rêve puise la fleur de lis  
au sommeil de la mer immense,  
comme le coquillage, une fois atteint le pied d'un rocher, vomit de l'eau salée,  
ô, si votre sourire baise l'air de l'aube aussi paisiblement que des lis  
qui s'ouvrent en répandant avec orgueil de la mousse blanche,  
et si un souffle doux sort frémissant de votre lèvre,  
ne pouvez-vous le sentir et le voir ?  
Voyez, amis,  
n'est-ce pas que la vague de la brise  
est aussi douce que le bout de la langue  
et que je la bois et la respire ?  
N'est-ce pas que je me suis noyé en votre sourire,  
comme un lis rend le dernier soupir en se cachant le visage dans sa propre  
odeur,  
et que mes deux cœurs battent parfois saintement ?  
Voyez, amis,  
ne l'entendez-vous pas ?  
Silence, alors, du monde qui crie au comble de la joie,  
douce harmonie, merveilleuse,  
qui, ayant traversé mon cœur pour s'envoler,  
retentit saintement autour de moi,  
harmonie aussi douce  
que le bout de la langue !

## La Tombe du Sommet 13

À un endroit où descendent une chaîne de montagnes et une autre, cou-  
rant et haletant,  
la mer barre le chemin,  
la route s'est arrêtée sur un précipice.  
J'ai perdu la route du retour.  
La nuit vient entre les rochers embrumés d'un nuage et les tombes silencieuses.  
Des oiseaux noirs au creux des rochers cachent leurs plumes dans les  
ténèbres loin de tout signe de présence humaine,  
et hâtent, en picotant de leurs becs la peau de la pierre trempée d'ombre,  
la marche d'un vagabond qui est loin du monde.  
Pourquoi regardes-tu la cascade d'ombre tombant du précipice

du coin de l'œil, sombrement ?  
Est-ce que dans le sang tu rêves  
d'une respiration qui, haletante, monte à l'échelle ?  
N'est-ce pas que tu dois t'en retourner ?  
Si la lune emplît la mer en bas,  
un bateau vide avance, sans rames,  
et les marins, morts, ne sont sortis que brièvement  
à la manière dont ils vont se distraire à la recherche d'une vieille route sur  
la mer.  
Mais à quel point le repos est-il sommeil dangereux pour les vivants ?  
Les feuilles des arbres répandent l'odeur puante de la terre en tout sens  
dans les ténèbres  
et les pieds des gros arbres ont pris, en s'abîmant, la couleur du sol, çà et  
là, par terre.  
Partout le brouillard s'enroule aux chevilles, et il descend en bas.  
Les sanglots des oiseaux noirs envoient un signal de mort  
et un tas de cailloux gêne le bas du pied.  
Si une falaise dans les ténèbres t'obstrue la bouche,  
n'est-ce pas que tu dois t'en retourner ?  
La route se prolonge depuis la terre jusqu'au bout du précipice  
et la mer au-dessous signale le vide d'avant la naissance du monde  
par le vent.  
Cette mer pure antérieure à la naissance du monde  
donne toujours une vague nouvelle comme elle faisait au commencement.  
Endroit où tu te renouvelles par toi-même, temple de Dieu dans l'eau,  
colonnes.  
Endroit où réside l'âme qui a calmé les lumières silencieuses, innombrables,  
du cristal.  
Où est la route  
sur laquelle on peut tout reprendre au départ ?  
Ce que la mer a mis longtemps à créer, ce n'est que du sable.  
Ce qu'elle a poussé au bord de la terre,  
c'est l'écume du vide à la bouche béante, et l'os d'un grand poisson  
pareil au minuit.  
Ou plutôt le sommeil du calcaire où les coquillages ont dormi.  
Eux aussi se sont égarés.  
N'est-ce pas que tu dois t'en retourner ?  
À quel point le repos est-il sommeil dangereux ?  
Est-ce que  
tes yeux rêvent encore d'être orphelins en errant dans l'espace comme  
pierres jetés dans les ténèbres ?  
Tes oreilles sont parties à l'aventure vers la plaine enneigée,  
elles ont regretté le chaos dans le vent de neige, elles sont allées

à la découverte,  
mais tes pieds se sont égarés.  
Depuis le moment où le soleil ouvrit la porte du monde, comme  
le coq bat des ailes dans l'air,  
où était la route ?  
Où était le moment du départ ?

## La Tombe du Sommet 14

Ô, feu, âme qui demeures en l'âme.  
Dans ton cri  
est un silence énorme.  
Ton casque qui courait vers les ténèbres  
reçoit le matin par la trouée de l'aube.  
Temple de Dieu  
qui t'abaisse en t'élevant, t'élevant,  
et silence.

## La Tombe du Sommet 25

Chaque nuit, je reçois, dans les tombes, les visites de rois dont les visages  
sont couverts de manteaux de noires ténèbres.  
Un roi ordonne : chante le requiem de ma mort !  
Mon chant s'écrit comme une écriture noire dans les ténèbres qui se ruent  
dans le dehors d'un noir de jais.  
Regarde au-dehors.  
La lune glacée scintille vaguement dans l'air  
et des chiens de chasse courent à toute vitesse dans les nuages.  
La nuit vêtue de marbre noir rôde dans le temple en ruines.  
Le vent comme une chair de velours y effleure la nuque,



tambourine sur le sol d'ivoire et entend le signe de sa présence lui revenir du plafond.

Le crâne d'un mort rit sous son masque noir dans un creux de sable qui s'est élargi en dévorant les ruines

et les chauve-souris jaillissent entre les colonnes du corridor et, s'accrochant à l'ombre du plafond,

déchiquent les ténèbres de leurs dents. Elles laissent à nu leurs viscères, gonflés et dévastés.

Alors, tu dois viser de ta langue comme d'un poignard l'air vide

et ranimer le silence comme un cri de douleur en plein cœur de cet air vide.

Tu dois agiter la vague peu à peu.

Tu dois pousser le rugissement que l'on entend lorsqu'un troupeau de lions enfermés dans un cachot,

tremblant tous ensemble de colère, déchiquent le mur de pierre avec leurs dents.

Sous ces bruits, les colonnes du corridor s'effondreront les unes sur les autres.

Au moment où les catacombes s'élèvent au-dessus de l'eau

et vomissent l'odeur de la mort enfouie pendant des siècles,

tu dois émettre solennellement une musique d'orgue vers la terre.

Alors tu dois jouer dans le silence absolu de la mort

une musique sacrée qui sonne devant l'oreille.

Joue dans ce silence absolu de la mort, comme en verrouillant le monde entier.

Les cœurs en ébullition qui débordent ne sont pas de ce monde.

Joue plutôt, dans le silence de la mort,

un monde de cœurs refroidis comme de la glace et un monde refroidi d'yeux fermés et de bouches verrouillées.

Fais monter un chant dans le silence absolu de la mort,

afin que ne s'interrompent pas le sommeil des casques en bronze rouillés des rois morts

et que ne soient pas convoqués, par un glaive rouillé, se réveillant dans la force du silence, les descendants de ces os.

Chante dans le silence absolu de la mort

afin que ne s'ouvrent pas mes yeux en laissant du sable s'échapper par leurs pupilles.

Fais monter le chant de la grandeur avec laquelle j'ai lutté

contre le casque et la hache qui furent jetés dans le même feu que ma mort, et avec laquelle j'ai résisté au déshonneur du fouet et

à la charrette lourde de pierres grâce à ma poitrine pareille à un mur.

Fais monter dans le vrai silence absolu de la mort

le chant des cadavres sans hideur des rois et le chant de la purification en leurs visages.

Fais se taire les bouches dans le silence absolu de la mort

comme on verrouillerait d'une lourde porte de pierre le monde entier.